

*In memoriam*

**L'AGRICULTEUR ET LE PROFESSIONNEL LIBÉRAL CHEZ  
LES JAPONAIS DU BRÉSIL**

**par Ruth CORRÊA LEITE CARDOSO\***

La colonie japonaise brésilienne ne forme pas une unité. Au contraire, elle est divisée en groupes dont les situations sont les plus diverses, qui s'intègrent dans des régions différentes et qui coexistent de manière diverse avec les Brésiliens. On trouve des communautés japonaises en forêt amazonienne où ils cultivent le jute ; dans le Nord du Paraná où ils côtoient d'autres pionniers qui ont implanté l'agriculture dans la région ; dans des villes où ils pratiquent le petit commerce ; dans des zones suburbaines où ils cultivent des fruits et des légumes ; ou même dans des régions inhospitalières du littoral-sud où les compagnies d'immigration leur ont distribué des lots de terrain.

Il n'existe encore aucun travail ayant essayé d'intégrer cette diversité pour faire un bilan du processus d'acculturation dans ses diverses modalités. Il faut dire que la tâche serait réellement difficile car jusqu'aujourd'hui les recherches faites sur cette ethnie sont peu nombreuses et ne rendent pas vraiment compte de l'ensemble des situations significatives. Cependant, les travaux déjà publiés et les recherches en cours permettent de tracer quelques lignes générales quant au processus en question. Ainsi, nombre de ces travaux font apparaître une certaine rapidité de ce processus et le fait que les générations y jouent des rôles divers dans la mesure où elles représentent des moments successifs par rapport à l'acculturation. Puisque cette immigration est encore récente, nous pouvons observer à la fois la réaction des immigrants et leur

---

\* Cet article, intitulé « O agricultor e o profissional liberal entre os japoneses no Brasil », est paru en 1963 dans la *Revista de Antropologia*, volume 11, p. 53-60.

adaptation au Brésil et, parallèlement, les attitudes caractéristiques de leurs enfants et petits-enfants.

Cette situation particulière qui permet d'accompagner l'histoire de l'immigration à travers le comportement des diverses générations entraîne facilement la conclusion que le changement culturel se construit, dans ce cas, à travers le conflit des générations. Dans divers travaux on trouve des références au rôle stimulant des jeunes dans le processus d'acculturation par opposition au conservatisme des plus anciens, attachés aux traditions nipponnes.

Pour différencier le vieil immigrant japonais on affirme de façon réitérée qu'il s'agit d'un agriculteur tandis que l'on décrit ses enfants comme des néo-brésiliens capables de construire une vie pleine de succès dans leur patrie brésilienne. Il s'agit peut-être du seul groupe d'immigrants pour lequel on a réussi à généraliser ce stéréotype bien que, comme les autres groupes, un grand nombre de ses membres vivent dans les villes et que bien d'autres envisagent ce changement.

Presque toutes les recherches faites sur ce groupe ethnique traitent de familles qui vivent en milieu rural. Les problèmes spécifiques de l'acculturation en milieu urbain font tout juste l'objet de quelques références dans l'un ou l'autre travail. Seichi Izumi a essayé de faire un relevé de la population nippo-brésilienne selon sa localisation géographique mais, par manque de données, il se contente d'affirmer « *la migration rurale-urbaine est une tendance importante dans les dernières années et nous calculons à près de dix mille le nombre de familles japonaises qui résident actuellement dans la capitale de l'état de São Paulo. Il est vrai que le mouvement de migration vers la ville a été observé déjà avant la guerre ; néanmoins, son intensification commence dans la période postérieure à la guerre et, plus précisément, à partir de 1946* »<sup>1</sup>.

Hiroshi Saito nous parle des japonais citadins et montre que « *le passage d'agriculteurs japonais et de leurs enfants vers d'autres occupations, telles que petits commerçants ou industriels, professions liées à différents métiers et salariés en*

---

<sup>1</sup> Izumi, Seichi : « Aspectos da vida dos Japoneses no Brasil », (in) *Memórias do primeiro painel Nipo-Brasileiro*, Tome II, Escola de Sociologia e Política de São Paulo, série Estudos de Antropologia Teórica e Prática, n° 3-b, août 1956, p. 37.

*général, a été important dans les dernières années, pas seulement dans les grands centres urbains comme São Paulo mais aussi dans des petits centres urbains de l'intérieur*»<sup>2</sup>. Par ailleurs, l'intérêt pour ce groupe urbain ne va pas au-delà des références à son existence et l'on continue à se représenter le Japonais comme un travailleur essentiellement lié aux travaux agricoles.

Pourquoi cela ? Le Japonais aime la terre et est venu du Japon afin de se dédier à l'agriculture. La valorisation des travaux ruraux au Japon était grande et, jusqu'aujourd'hui, ces immigrants sont très attachés à la terre et prêts à faire de grands sacrifices pour devenir des propriétaires ruraux. Dans les publications on peut percevoir l'évidence de cette valorisation qui transparait dans la continuelle mise en valeur de la vie rurale. Il existe même un club privé de fils de Japonais dont le but est d'améliorer le niveau de vie du groupe à travers la divulgation de techniques agricoles modernes pour montrer aux agriculteurs qu'ils peuvent vivre aussi bien que les habitants de la ville et, en même temps jouir de plaisirs interdits à ces derniers qui sont incapables de « sentir » la terre. Dans leur majorité, les immigrants japonais proviennent de familles de paysans dont les ressources étaient limitées par l'exiguïté de la propriété ou par les prix élevés payés pour la location des terres. Ils recherchaient au Brésil la libération de ces impôts et l'occasion d'acquérir des terres, autant que leur travail le leur permettrait. Même des individus qui avaient des professions urbaines –mais n'avaient pas de garantie sur leur futur dans de grandes familles où seul le fils aîné héritait de la propriété, au demeurant petite– continuaient à aspirer à la position de propriétaires terriens, dans la mesure où leur situation dans la ville n'était pas satisfaisante ni du point de vue professionnel ni du point de vue statutaire. Le Brésil leur apparaissait comme un paradis où l'immensité territoriale permettait à tous de devenir propriétaire. Et ce fut là l'objectif des Japonais depuis leur débarquement. Rétrospectivement, on peut affirmer qu'ils ont réussi à le réaliser car une grande partie d'entre eux sont propriétaires de terres ; certains en louent d'autres en sus de celles qu'ils possèdent et un petit nombre possède même de grandes fazendas. Selon Saito<sup>3</sup>, en 1938 déjà une proportion de 56,4 % de ces

---

<sup>2</sup> Saito, Hiroshi : « Mobilidade e Assimilação dos Imigrantes Japonêses », (in) *Memórias do primeiro ...*, *op. cit.*, p. 34.

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 32.

immigrants étaient propriétaires et les 43,6 % restants se divisaient entre locataires, fermiers, etc. ; mais en 1952 les premiers étaient 71 % et les seconds ne représentaient plus que 29 %. Le chemin vers cette victoire fut difficile et ardu mais la solidarité de la colonie et la capacité de travail des familles ont été les instruments qui ont permis de l'atteindre.

Une recherche réalisée dans la commune de Cotia<sup>4</sup> montre clairement l'itinéraire de familles qui sont aujourd'hui prospères et qui sont allées s'installer dans les alentours de São Paulo, vers 1917. Après une période en tant que salariés dans les fazendas de café ils sont devenus locataires grâce aux petites économies qu'ils avaient pu engranger. Pour en arriver à leur situation actuelle de propriétaires, les sacrifices imposés à ces familles n'ont pas été minces et, pour cela même, il fallait que la solidarité à l'intérieur de la communauté soit suffisamment forte pour permettre l'adaptation à ces nouvelles conditions de vie.

Avec le temps le travailleur japonais locataire a remplacé le paysan brésilien ou l'a transformé en salarié après lui avoir acheté les terres presque improductives dans lesquelles un nouveau régime de travail, de nouvelles techniques agricoles, l'emploi d'engrais et la meilleure mécanisation ont fait apparaître une production suffisante. Le processus d'élargissement de la propriété par annexion a été continu et a entraîné la prospérité des familles immigrantes mais aussi de ceux qui les entouraient. Ce groupe était composé de Japonais qui avaient eu une expérience en commun dans leur précédent travail. Nombre de familles venaient des mêmes fazendas de café et, souvent aussi, de la même région au Japon. Cette origine commune créait des liens spéciaux qui étaient renforcés par la participation à une situation, commune elle aussi, de groupe discriminé, connaissant des difficultés de contact avec les Brésiliens, liées soit au mauvais portugais qu'ils parlaient, soit aux comportements spécifiques qui fonctionnaient comme des barrières dans la relation quotidienne avec les personnes étrangères à leur groupe. La communauté a atteint un tel degré d'intégration que, en son sein, ont surgi plusieurs associations qui recrutaient des immigrants pour orienter leur travail et qui servaient ainsi d'éléments importants dans la rationalisation des

---

<sup>4</sup> Saito, Hiroshi : *O cooperativismo na Região de Cotia - Estudo de Transplantação Cultural*. Escola de Sociologia e Política de São Paulo, série Estudos de Antropologia Teórica e Aplicada, n° 4, novembre 1956.

activités agricoles. De ce fait, ils ont obtenu de meilleures récoltes et de meilleures transactions. L'*Associação Japonesa*, qui réunissait tous les immigrants, avait pour attribution : le contrôle du prix de la main d'œuvre, l'acquisition collective d'engrais, le contrôle des transports et le choix de l'époque de plantation afin d'obtenir de meilleurs rendements.

La garantie de ce contrôle exercé par l'*Associação* se faisait à travers des mesures acceptées par tous les associés et qui entraînaient l'expulsion de celui qui enfreindrait les règles et l'interdiction pour lui de traiter avec les autres membres. Ceci signifiait un bannissement de la communauté, c'est-à-dire la perte du contact avec ses compatriotes et une vie d'isolement dans la mesure où il n'y avait pas de possibilité de vivre avec les autres Brésiliens. Cette situation engendra une coopérative, prolongement naturel de cette *Associação*, qui a prospéré en même temps que ses fondateurs et s'est étendue sur tout le territoire de l'état de São Paulo, devenant une organisation très puissante.

Ce qui s'est passé dans la région de Cotia n'est pas bien différent de ce qui s'est produit dans d'autres communautés japonaises. Mis à part quelques aspects spécifiques, nous voyons à l'œuvre à Cotia une forme de solidarité de groupe et certaines conditions de travail qui se sont reproduites dans plusieurs communautés de migration japonaise et ce sont là les facteurs responsables du succès que les Japonais ont, en général, obtenus au Brésil.

Ces succès économiques ont entraîné de nouveaux défis et de nouveaux objectifs pour le groupe. La génération qui a immigré, les *issei* comme ils s'appelaient eux-mêmes, s'est installée au Brésil et, pour divers motifs, a abandonné l'idée de retour à la patrie. Se présentait alors à eux le problème de la manière d'éduquer leurs enfants, les *nissei*, qui sont nés avec la possibilité d'hériter de terres et de disposer de ressources pour une ascension sociale.

La valorisation du travail intellectuel qu'ils avaient apportée du Japon et l'idée de fournir aux jeunes une vie meilleure, ont fait que ces *issei* ont inculqué aux *nissei* le désir de poursuivre une profession, urbaine et bien considérée au niveau social. La vie rurale au Brésil est difficile et inconfortable. Le manque de communications, les grandes distances entre les petites villes, la prépondérance de la monoculture, entre autres choses, font de l'homme de la campagne un être isolé qui doit, seul, faire face à

de grandes difficultés. Ces conditions de vie sont venues renforcer la valeur attribuée par les Japonais au travail intellectuel et aux efforts qu'ils ont faits pour que leurs enfants obtiennent des diplômes.

Nous nous trouvons là face à une curieuse situation : deux aspects apparemment contradictoires d'une même idéologie, agissant simultanément comme des stimuli pour créer une situation particulière au sein de la colonie japonaise ; on valorise ouvertement et franchement la vie rurale en même temps qu'on stimule la carrière intellectuelle des jeunes capables d'exercer des professions libérales. Cette dualité nous semble très importante parce que c'est à travers elle que nous pouvons comprendre comment se fait le contact entre Brésiliens et Japonais et quels sont les changements tacitement admis dans le modèle japonais pour atteindre ces nouveaux objectifs.

Dans les familles japonaises beaucoup de sacrifices devaient être faits pour que le *nissei* se transforme en étudiant. L'organisation patriarcale de la famille –l'une des conditions principales du succès économique qu'ils ont connu au Brésil– devait s'adapter à une situation nouvelle où les jeunes ne pouvaient déjà plus tenir pleinement leur rôle. Le travail était pour les Japonais une activité collective dans laquelle toute la famille devait s'impliquer. Ceci n'est plus vraiment possible quand le *nissei* va à l'école pour apprendre une profession ; alors ses tâches familiales diminuent et changent de nature pour s'adapter à ses nouvelles obligations. La rigidité de l'organisation familiale du travail se délite dans la mesure où les patriarches étaient disposés à céder sur plusieurs points pour voir leurs descendants transformés en personnes importantes. Quelques-uns des enfants et petits-enfants des immigrants sont, de fait, l'espérance de ces familles qui cherchent à acquérir du prestige et à concrétiser des avantages dont ils avaient rêvé en quittant leur pays d'origine. Les *nissei* sont le maillon du progrès quand ils introduisent et mettent en pratique des modèles néo-brésiliens au cœur de ces familles. Cependant, l'impulsion première est donnée par les *issei* qui admettent les innovations venues de ces enfants privilégiés, pour autant qu'elles soient nécessaires à leur succès.

En ce qui concerne l'usage de la langue portugaise, dans presque toutes les familles d'origine japonaise les vieux parlent seulement le japonais à la maison et on peut même dire que rares sont les femmes capables de s'exprimer en portugais. Les

enfants ont d'abord appris le japonais dans le milieu familial et ce n'est qu'ensuite qu'ils commencent à parler portugais, à l'école ou dans les groupes de loisirs. On remarque, cependant, que même dans les familles les plus conservatrices, les jeunes entre eux ne parlent que le portugais et ont chaque fois plus de mal à parler japonais car ils n'emploient cette langue que pour parler aux personnes âgées. Il est fréquent de voir des enfants qui, en conversant avec leurs parents répondent en portugais à ce qu'on leur dit en japonais. Cela ne provoque généralement pas de réaction car ce que l'on exige d'eux c'est juste qu'ils connaissent suffisamment la langue paternelle pour être identifiés en tant que membres de la colonie. Dans la mesure où le portugais est la langue de leur quotidien à l'école et au travail et que de l'aisance avec laquelle ils le parlent dépend leur succès, il n'y a généralement pas de problème du côté des vieux pour que les jeunes en fassent un emploi habituel. On exige d'eux un minimum de participation à la culture japonaise et la langue reste une clé pour cela. S'ils admettent cette participation on ne les empêche pas d'imiter les Brésiliens puisque c'est une condition pour l'exercice d'une profession urbaine.

Nous sommes donc face à une génération de *nissei* qui doit assurer sa «brésilianité» puisqu'elle doit monter dans l'échelle sociale, c'est-à-dire nécessairement coexister avec des Brésiliens dans la plupart des situations. Mais, être *nissei* ce n'est pas être simplement «brésilien» puisqu'il faut maintenir la colonie japonaise comme point de référence face auquel on montre et on gagne du prestige. Le *nissei* se doit d'avoir une double loyauté et c'est pour cela que sa définition est ambiguë. Il est membre d'une colonie et doit avoir du prestige aux yeux de celle-ci ce qui implique de participer aux références de la communauté. En outre, le prestige dans la colonie augmente dans la mesure où le *nissei* dépasse les limites de celle-ci et s'affirme en tant que professionnel libéral à succès dans la société englobante. Cependant cette ambiguïté ne commence pas avec la nouvelle génération, elle résulte du désir des vieux *issei* de voir leurs enfants libérés du travail manuel.

Les idéaux agricoles n'ont pas été suffisants pour faire de la colonie japonaise du Brésil un groupe constitué exclusivement de travailleurs ruraux, malgré le succès qu'ils ont obtenu dans cette activité. L'espérance d'ascension sociale fut suffisamment forte pour déclencher certains mécanismes de changement culturel et les *issei*, même sans l'admettre, ont accepté les nouveaux modèles parce que pour jouer son rôle de professionnel urbain, leur enfant veut et doit se comporter comme un brésilien.

C'est ainsi que l'on brise certains préjugés, que l'on admet la fréquentation des bals, que le portugais commence à être la langue courante des *nissei*, que le mariage mixte cesse d'être sévèrement condamné, etc. Il est nécessaire de se perfectionner pour participer de la société brésilienne, parce que l'ascension sociale n'est possible qu'en son sein.

Quand on observe l'histoire des clubs de jeunes dans lesquels se réunissent ces *nissei* la dynamique de ce processus devient très claire. On assiste, en quelques années, à la transformation des *Associations de jeunes filles (seinen-kai)* –institutions typiquement japonaises contrôlées par les plus âgés et qui ont des fonctions spécifiques de socialisation des jeunes– en clubs dirigés par des jeunes ayant une politique déterminée d'auto-affirmation du *nissei* face à la colonie et qui ont clairement la fonction de les perfectionner pour les rôles qu'ils vont assumer en raison de l'adoption de carrières urbaines.

Dans les clubs se réunissent à la fois des enfants d'agriculteurs et de jeunes citadins, on leur donne des perspectives communes, on discute de leurs problèmes particuliers et on leur fournit des solutions, montrant à travers ce travail leurs capacités et leurs opinions aux plus âgés. La ségrégation que ces associations maintiennent leur permet de garder la confiance des *issei* et celle-ci est fondamentale pour le succès de leur politique.

Leur point de référence reste la colonie et il faut obtenir d'elle un crédit de confiance pour recevoir l'approbation des activités novatrices. La définition de ces associés en tant que *nissei* leur permet de défendre des positions à partir desquelles ils sont considérés comme brésiliens, effaçant peu à peu les divergences culturelles les plus évidentes qui rendent difficiles la coexistence avec les non-nippons. C'est la voie suivie par la jeune génération pour atteindre au succès économique et professionnel et c'est le prix à payer pour briser les résistances traditionnelles et les formes d'organisation typiquement japonaises qui, en terres brésiliennes, seraient facteurs de ségrégation.

Actuellement nous assistons à une radicalisation de l'action de ces jeunes qui prêchent pour la nécessité d'une intégration totale dans la société nationale et cherchent, réellement, à participer à la vie du pays, sans tenir compte de leur situation marginale. Leurs discussions ne tournent plus autour des problèmes des



*nissei* mais sur les problèmes brésiliens et, cela, parce qu'ils savent que cette participation est indispensable pour leur formation et leur succès. Il existe dans certains secteurs de ce groupe une brésilianisation consciente qui signifie un pas en avant dans le sens de l'intégration et, aussi, une distance chaque fois plus grande entre *issei* et *nissei*. Pourtant, cette distance croissante n'augmente pas le conflit.

Pour comprendre ce développement spécifique de l'acculturation des Japonais il faut rappeler le rôle des anciens dans la création des idéaux de cette jeunesse. Dans la mesure où les enfants font ce que l'on attend d'eux leur brésilianisation est tolérée car elle est une conséquence des attitudes antérieures qui doivent être acceptées et qui se justifient pleinement dans l'univers de la colonie japonaise urbanisée. Il est vrai que les *issei* ne savent pas que les bals, les écoles, les amis et les manières brésiliennes sont un complément nécessaire pour le succès de ces jeunes mais ils sont capables de percevoir le succès et de s'en réjouir, ce qui facilite évidemment l'acceptation de ces innovations.

De leur côté, les *nissei* parce qu'ils rencontrent les mêmes problèmes se regroupent entre eux, soit ouvertement dans leurs clubs, soit de façon informelle dans les écoles où ils sont nombreux. Ces groupes jouissent de l'approbation des familles parce qu'ils maintiennent la loyauté envers le Japon et une partie, pour le moins, des anciennes coutumes et c'est, d'ailleurs, pour cela que ces groupes sont une force novatrice.

On ne peut nier que l'acculturation des Japonais au Brésil prend un rythme assez rapide bien qu'elle soit marquée par des circonstances aussi défavorables que la participation du Brésil et du Japon dans des camps opposés durant la Seconde Guerre mondiale. Cette période fut difficile et a engendré beaucoup de préjugés envers les immigrants. Pourtant, ni ces événements, ni la grande différence culturelle qui les sépare des Brésiliens n'ont été un obstacle au plein développement du processus d'acculturation et nous croyons que cela est dû à certains aspects que nous avons déjà soulignés de l'idéologie de ces immigrants. Dans les diverses régions peuplées par des Japonais, tant dans les regroupements spontanés que dans les lotissements réalisés par des compagnies nippones d'immigration, les objectifs du groupe sont les mêmes et l'on trouve des paysans qui s'urbanise à travers (et en fonction de) leurs enfants, lesquels profitent déjà de l'enrichissement des parents.

Cela ne signifie pas qu'il y ait abandon de la campagne pour la ville car le nombre de ceux qui travaillent la terre est encore important. Mais entre leurs enfants quelques-uns au moins cherchent à concrétiser une carrière intellectuelle dans l'espoir de triompher de la vie, à la suite du succès économique du père, obtenu dans les activités agricoles.

Il est curieux de noter que, au cours de ce processus de changement culturel et d'intégration sociale, certaines valeurs considérées comme de possibles noyaux de conservatisme (l'amour de l'agriculture, par exemple) ont assumé de nouvelles fonctions, liées aux conditions spécifiques du contact, et n'ont pas empêché l'émergence d'objectifs parallèles (ascension sociale à travers des professions urbaines intellectuelles) qui ont acquis de l'importance sans, toutefois, détruire lesdites valeurs.

(Traduit du brésilien par Marion Aubrée)

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

IZUMI, Seichi (1956) : « Aspectos da vida dos Japoneses no Brasil », (in) *Memórias do primeiro painel Nipo-Brasileiro*, Tome II, Escola de Sociologia e Política de São Paulo, série Estudos de Antropologia Teórica e Prática, n° 3-b, août.

SAITO, Hiroshi (1956) : « Mobilidade e Assimilação dos Imigrantes Japoneses », (in) *Memórias do primeiro painel Nipo-Brasileiro*, Tome II, Escola de Sociologia e Política de São Paulo, série Estudos de Antropologia Teórica e Prática, n° 3-b, août.

Idem, (1956) : *O cooperativismo na Região de Cotia - Estudo de Transplantação Cultural*, Escola de Sociologia e Política de São Paulo, série Estudos de Antropologia Teórica e Aplicada, n° 4, novembre.